

François Bonnaud, un pacifiste dans la guerre



Anarchiste, syndicaliste, antimilitariste, internationaliste, anticlérical, hygiéniste, néo-malthusien, pacifiste... tel est le portrait que nous pourrions faire de cet ouvrier angevin, figure de premier plan du syndicalisme-révolutionnaire du Maine-et-Loire.

Né en 1896, Bonnaud est un adolescent comme les autres lorsque le premier conflit mondial éclate. Comme les autres, c'est-à-dire patriote, prêt à faire le coup de feu et à arracher l'Alsace et la Lorraine des mains allemandes. Cela ne dura pas longtemps...

De son passage sous les drapeaux, de ces nuits passées dans la boue des tranchées, de ces corps-à-corps sanglants, François Bonnaud ressort profondément meurtri. Dans ses mémoires, il livre des pages très fortes sur les horreurs de la guerre et piétine l'image véhiculée par la propagande d'Etat : celle du glorieux « pioupiou » faisant son devoir sans barguigner, pour la Patrie, la Civilisation, la République en danger ; toutes ces choses pour lesquelles le pauvre est appelé à mourir la fleur au fusil. Le soldat Bonnaud n'est pas encore anarchiste mais il a affûté son esprit critique entre 1914 et 1916. Il a vu l'arrogance des galonnés (« ces nobles et ces bourgeois prétentieux ») lors des manœuvres loin du front,

« tous ces officiers [qui] font bombance alors qu'on exige des civils qu'ils travaillent et se serrent la ceinture » ; il sait à quoi s'en tenir quant à l'Union sacrée... Incorporée en septembre 1916, la recrue Bonnaud a déjà perdu ses illusions de jeune adolescent patriote et chauvin, membre d'une Société de tir, école de discipline et de patriotisme où l'on apprend à manier le fusil et à préparer la Revanche. Il sera tout aussi écœuré par l'attitude de l'armée française victorieuse lorsque celle-ci occupe la Rhénanie et le Palatinat.



Cette expérience sera à ce point traumatisante qu'elle explique son attitude de retrait lorsqu'éclate la Seconde Guerre mondiale. Il n'a que mépris pour Vichy et se méfie de ceux qui se rallient à la Résistance dès que la victoire semble acquise ; une Résistance en laquelle il ne croit pas. Il fustige le profiteuse de guerre, le « gros » (le marchand d'armes) comme le « petit (le paysan qui s'enrichit avec le marché noir). Il se sent, comme beaucoup d'anarchistes de l'époque, désarmé : par haine de la guerre, du capitalisme, du stalinisme et du nationalisme, il ne peut se retrouver dans une Résistance armée, transclassiste et nationaliste. Il en est réduit à guetter « l'étincelle capable d'embraser tout le peuple », ce « pauvre populo, chair à canon, chair à travail et chair à plaisir », éternelle victime de toute la « camarilla de profiteuse ».

François Bonnaud

Carnets de luttes d'un anarcho-syndicaliste (1896-1945)

Du Maine-et-Loire à Moscou



Éditions du Centre d'histoire du travail

Extrait de ses Mémoires publiées par les Editions
du Centre d'histoire du travail en 2008

Août 1917, non loin de Verdun

« Dès que nous descendons en réserve après l'attaque du 17 août, nos effectifs sont complétés par l'arrivée d'un renfort venant d'un régiment d'infanterie dissous. À mon escouade (je suis alors caporal) arrivent quatre hommes dont René Rocher, dit Nénesse. Nénesse, plus vieux que moi d'un an, est un brave petit gars qui va devenir mon meilleur ami. Peu de temps après cette arrivée, nous partons de nuit, en reconnaissance, entre les lignes françaises et allemandes afin de nous emparer d'un petit poste repéré dans la journée. Après avoir rampé pendant près d'un kilomètre,

nous arrivons presque à le cerner. Malheureusement la baïonnette d'un des nôtres frotte sur une pierre et cela met en éveil les assiégés. Des fusées éclairantes fument en l'air. Nous sommes trop proches pour ne pas être vus. Après un corps à corps terrible, nous nous replions en laissant des nôtres sur le terrain. Moi, je ramène un camarade qui a le bras droit fracassé. Nous avons échangé l'adresse de nos mères afin que le rescapé puisse donner des nouvelles en cas de malheur.

Un soir, nous sommes en première ligne. En nous rendant à la soupe sur une piste entre Cumières et la côte de l'Oie, nous sommes violemment bombardés avec des obus à gaz, en fait des lacrymogènes qui nous font pleurer énormément. Quelle débandade près des marmites ! Heureusement pour nous, arrivés de bonne heure, nous sommes servis vers minuit et rejoignons précipitamment nos boyaux. Hélas, nous nous égarons et marchons pendant plus de trois heures avant de retrouver notre route. Cette nuit-là nous rencontrons des Malgaches. Ils sont couchés partout tellement ils ont peur, et nous sommes obligés de les enjamber avec nos provisions, l'un la soupe et la viande avec les bouteillons, l'autre le vin, l'autre le pain et moi le café et la gnole, cette mixture qui rend fou, que je ne bois pas, mais dont certains sont très friands. Pauvres Noirs, les enlever de chez eux pour les plonger dans un carnage semblable ! Ces hommes, très simples certes, sont dans leur majorité d'une bonne intelligence et surtout prêts à rendre service ; seulement, malgré leur différence énorme avec l'indigène algérien et marocain, ils sont traités comme de véritables bêtes. À eux, on peut

appliquer dans toute l'acception du mot le nom de « bétail humain » car ils sont bien considérés comme tel¹.

Ce fut pour moi un bon moment et la dernière fois que je voyais ta tante Estelle qui devait mourir quel que temps après ainsi qu'un oncle, frère de ton grand père. Enfin le 6 Septembre, je retrouvais le chemin du front, le chemin du sacrifice et de la mort. Je dus me promener pendant les 5 jours avant d'avoir une adresse exacte de mon régiment. D'Angers je rejoins Paris, de Paris à Poissy, Poissy à Sotteville au traque (comme les bestiaux à l'abattoir) de Sotteville on me mène à Noisy-le-Sec, de Noisy-le-Sec à Coulommiers et de Coulommiers à pied je rejoins la ligne de feu vers le plateau de Cahure, Craonne etc.

De retour au front

Enfin à force de chercher me voici de retour avec les camarades, j'avais rejoint mon régiment, il descendait à l'arrière.

Nous allions donc dans un grand camp, appelé camp de St-Ouen. Nous y restons la plupart des semaines. Non joint, j'étais en prison (je ne me rappelle plus pour quelle raison) je reçus une dépêche m'annonçant la mort de ta tante Estelle, de suite

Au mois de septembre, nous attaquons de nouveau le Mort-homme, une colline que les Allemands ont fortifiée et admirablement outillée, avec un tunnel et des galeries dans tous les sens avec éclairage électrique, un poste de secours avec salle d'opération. Une véritable ville souterraine, beaucoup mieux faite et surtout plus propre que

celle du bois de la Lorraine dont je parlerai plus loin.

Dès que nous dépassons le Mort-homme et que nous atteignons le versant nord de la colline, nous sommes pris entre deux feux de barrage, le français devant nous et l'allemand derrière, le premier pour nous protéger et le second pour empêcher les renforts d'arriver. As-tu bien saisi pourquoi nous sommes devenus des héros par force ? Il nous était impossible de sortir de là ! Seule une mort horrible ou la chance, celle que j'ai eue, ont pu nous permettre d'en finir. »



Les carnets de François Bonnaud sont conservés par le Centre d'histoire du travail

Légendes des photographies

Portrait de François Bonnaud au début des années 1920 (coll. Tharreau)

Le Zouave François Bonnaud au premier rang, cigarette au bec, au fort de Nogent en septembre 1916 (coll. Tharreau)

Extrait de l'un des carnets manuscrits de François Bonnaud (coll. CHT)

Pancartes pacifistes, date et lieu inconnus (coll. Tharreau).

Note

1. Nous avons conscience du caractère ambigu des propos de François Bonnaud vis-à-vis des peuples coloniaux. Celui-ci étant décédé bien avant l'édition de ses Mémoires, nous n'avons pas pu lui demander de préciser sa pensée...